

A MADEMOISELLE MARGUERITE D...

Fénelon

VARIATIONS SUR LES RECITS

Sans être ma cousine,
Ni moi votre cousin,
Vous fûtes ma voisine
Et moi votre voisin.

Votre voisin de table,
Je semblais un hibou,
Plus ou moins véridique,
A côté d'un bijou.

D'un bijou qui scintille
Comme l'étoile aux cieux !
Qui vous mit, jeune fille,
A dîner près d'un vieux ?

Près d'un vieux, c'est étrange !
Il fallait réclamer,
Je fus charmé par l'ange,
Il me faut l'affirmer.

D'affirmer vite et vite,
Ne me dites pas non !
Fleurette Marguerite
Vous a donné son nom.

Ce nom me semble un charme !
Comment vous le prouver
Sans faire aucun vacarme ?
Certes, j'en vais rêver.

Rêver ? Mieux vaut écrire,
Chanter un nom si doux :
Demander un sourire ;
Mais vous, le voulez-vous ?

Le voulez-vous ? sans doute ;
Alors qu'on vient du ciel,
On répand sur sa route
Et des fleurs et du miel.

CH. PEROTTE DESLANDES.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

SECONDE PARTIE

III

(Suite.)

Une rougeur ardente couvrit les joues de Mina, et un pli de dégoût creusa sa lèvre.

— Tout ça, continua la vieille, c'étaient des menteries, mais Mme Louise, qui vivait dans une petite maison près de Paris, osant à peine sortir, n'y allait pas voir. Vlà deux ans, donc, M. de Matigny lui annonça qu'il allait partir avec son oncle pour un grand voyage, que pendant ce temps il lui parlerait d'elle et de l'enfant, et qu'il espérait peu à peu obtenir son consentement pour leur mariage. De ce consentement il ne pouvait se passer, sans quoi il serait déshérité. Il dit aussi que pour des raisons il n'écrirait pas directement ; un ami qui était dans le secret enverrait ses lettres à Mme Louise et lui ferait parvenir les siennes. Au bout de cinq mois, v'la ce monsieur qu'arrive chez la pauvre enfant, et lui apprend que M. de Matigny est mort, je ne sais où, d'une mauvaise fièvre, sans avoir pu arranger ses affaires, et qu'il n'y a rien à espérer de l'oncle. Mme Louise en fit une maladie dont elle faillit mourir. Après, n'ayant presque plus de l'argent que M. de Matigny lui avait laissé, elle vint demeurer chez nous, où elle faisait des broderies et des tapisseries pour joindre les deux bouts.

Y a deux mois, ma nièce, qui est devenue veuve, s'en retourne se placer à Paris ; pour le moment, elle est près de la mer, avec ses maîtres, dans un endroit où qu'on fait courir des chevaux. Là qu'elle rencontre vot' mari, qu'elle avait vu bien souvent à Orléans durant un été. Ne pouvant d'abord en croire ses yeux, elle dit à sa maîtresse que ce monsieur ressemblait tellement à un comte de Matigny qu'elle avait vu dans son ancienne place, que c'était quasi comme son revenant.

Sa maîtresse rit et répond :
— C'est lui en chair et en os, seulement il s'appelle à présent le marquis de la Boissière.

Ma nièce, qu'est fine, ajoute :

— Un beau monsieur à marier. . . .

— A marier ! il l'est depuis deux ans.

Le malheur, c'est que Micheline a écrit ça sans précaution à Mme Louise. V'là cette lettre qu'arrive. Seigneur, mon Dieu ! Mme Louise est tombée par terre avec un cri ! J'en ai encore la mort dans les os d'y songer. Quand elle est revenue, elle a demandé M. le curé, en disant :

— Dépêchez-vous, je sens que c'est fini. . . .

C'est alors qu'elle m'a fait promettre sur mon salut d'amener l'enfant ici. Le soir, elle est morte. Quelque chose s'avait rompu dans son cœur, a dit le médecin.

Le corps affaissé, les mains convulsivement jointes, de grosses larmes roulant sur ses joues pâles, Mina avait écouté, sans l'interrompre, cette douloureuse histoire, qui lui révélait toute l'indignité de ce mari qu'elle avait tant aimé, malgré les nuances que nous avons signalées. Et il ne s'agissait point là d'une plaisanterie un peu vive avec une de ses créatures banales qui ne comptent plus leurs aventures : non, la victime était honnête, elle avait cédé à un sentiment vrai, à une promesse de mariage, sous la pression d'une existence pénible chez la parente qui l'avait recueillie. Les deux ans qu'elle

avait passés à la campagne, élevant son enfant et travaillant pour vivre, témoignaient éloquemment en sa faveur.

— Pauvre ! pauvre femme ! murmura Mina.

Et attirant à elle le petit orphelin, dont la venue brisait sa vie, elle lui donna un baiser sans amertume au cœur. Sur le front de l'enfant, une aile d'ange recueillit ce baiser et l'emporta au paradis. S'adressant à la paysanne, la jeune femme ajouta :

— Quoi qu'il arrive, soyez sans inquiétude, je serai sa mère. La vieille s'essuya les yeux :

— On m'avait bien dit, à l'auberge, que vous étiez une créature du bon Dieu, madame ; c'est beau, allez, ce que vous faites là ! Le bon Dieu vous bénira, pour sûr. . . . La maille du petit est à l'auberge. Je vous salue ben révérencieusement, madame.

Elle embrassa l'enfant à plusieurs reprises, lui recommanda de ne pas oublier ceux de là-bas et s'en retourna au village.

IV

Le lendemain, quand le soleil se leva, Mlle D'ont, qui ne s'était pas couchée, enferma au fond d'une armoire les deux layettes commencées, tandis que la triste Mina pleurait ses douces espérances détruites. Ce jour même, la comtesse d'Orlandes écrivit au baron d'Armeuil, pour lui apprendre ce qui s'était passé, et l'inviter à reténir son neveu jusqu'au rétablissement de la marquise.

Ensevelie dans une morne prostration, celle-ci ne manifestait aucune volonté, et ne prononçait pas le nom de son mari. Elle comptait d'ailleurs sur ses amies pour assurer son repos pendant la crise qu'elle traversait.

L'arrivée, à l'auberge du *Coy d'or*, de la paysanne qui amenait « le petit de M. le marquis » avait été un gros événement dans le village. Les langues des commères en faillirent sécher, tant cette histoire fut contée et racontée de porte en porte. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de sa gouvernante, elle arriva aux oreilles du vieux curé. Il en ressentit un vif chagrin. La marquise était la providence de ses ouailles ; partout où le malheur entraînait, il était certain de la rencontrer, de l'or plein les mains, de bonnes paroles sur les lèvres. Le coup qui frappait cette jeune et brillante existence fut donc très amer au digne prêtre, et dès que Mina put le recevoir, il se hâta de se rendre près d'elle. Ces hommes, qui sondent tant de douleurs ignorées, qui touchent à tant de plaies, ont des délicatesses et des habiletés merveilleuses pour manier les âmes.

Le curé trouva la marquise revenue du premier étourdissement et cherchant à se reconnaître. Elle constatait qu'elle n'aimait plus son mari ; elle essayait de se remonter, mais n'y parvenait pas.

— Du reste, dit-elle au vieux pasteur, il ne doit attendre de moi maintenant qu'une sorte de sentiment fraternel, inspiré par la charité chrétienne. . . .

Elle ajouta :

— Je crois avoir le droit de dénouer l'intimité de nos liens. . . . Je me suis trompée sur l'homme que j'ai épousé : dès lors, il devient pour moi. . . .

— Non, ma pauvre enfant, interrompit le digne prêtre, ne vous égarez pas dans des subtilités indignes d'une chrétienne telle que vous. Vous ne demandez pas la séparation qui consiste à s'en aller chacun de son côté, mais vous en voulez une à l'amiable, sous le même toit. Eh bien, l'Eglise ne la permet pas, et moi, en son nom, je vous la défends. Suivez mon raisonnement : Vous, l'offense, le beau rôle, voilà que vous vous retirez. Vous avez Dieu, la charité, vos espérances éternelles qui soutiennent, fortifient et remplissent votre cœur. Tandis que ce coupable, auquel vous faites expier un passé indigne, je vous l'accorde, mais qui, enfin, ne vous appartenait pas et qui a été préparé par la mort prématurée de ses parents et la malheureuse insouciance de son oncle, ce coupable, qui vous a aimée uniquement depuis qu'il est votre époux, que deviendra-t-il ? Vous n'espérez pas qu'il va s'enfermer dans sa chambre avec son livre de messe et pleurer ses péchés ? Il retournera au désordre, au mal sous toutes ses formes, et s'il achève de se perdre, à qui en sera la faute ? A lui ? Non pas, à vous seule, mon enfant, qui n'avez pas su pardonner une déshonneur fort cruelle, certes ! mais que bien d'autres ont connue et connaissent avec vous. La volonté de Dieu n'est pas que nous nous aimions rien que pour nos perfections, il ordonne d'aimer ses frères tels qu'ils sont, si nombreux que soient leurs défauts. Vous vous êtes unie au marquis de la Boissière, dans la pensée que ce mariage devait être un long enlacement, la joie à pleine coupe, la tendresse à plein cœur, un coin du paradis, enfin. Voilà que vous retombez rudement sur la terre, où la loi commune est la souffrance, et vite vous la repoussez, ou du moins vous essayez de l'alléger autant que faire se peut. Votre moyen est mauvais, moi je vais vous en donner un bon, digne de tenter une âme aussi généreuse que la vôtre. Lorsque votre mari sera de retour, quelles que soient vos révoltes intérieures, témoignez-lui la même affection, la même confiance. . . . Gardez-vous de lui laisser soupçonner à quel point il est déchû dans votre estime : il est fier, les blessures d'amour-propre sont mortelles, vous l'éloigneriez, tandis que votre mission est de continuer à le sauver, car ce mariage a été pour lui un commencement de salut. Les premiers temps, il se peut que, malgré vos avances, la gêne de sa fautive situation l'entraîne au dehors ; veillez-y, ce serait le péril. Soyez tendre et douce ; servez-vous, pour le garder, des petits artifices avec lesquels d'autres pourraient vous le prendre. A la reconnaissance que vos procédés inspireront à votre mari, se joindra alors l'orgueil heureux de se croire encore assez aimé pour être ainsi retenu, presque disputé : vous le relèverez à ses propres yeux, et il vous en saura un gré extrême. Pour vous, durant ce bon combat, votre peine s'apaisera, et peu à peu s'engourdira jusqu'à la presque insensibilité, ne laissant subsister que la satisfaction d'avoir sauvé du mal, par votre bonté, celui que vous avez conquis par votre beauté. On s'attache à son œuvre ; au sentiment exalté qui vient de périr en vous, en succédera un autre, sérieux et attendri, fait de l'abnégation de l'épouse et de la charité de la chrétienne. Puis vous aurez accompli un grand devoir, et mieux mérité ce royaume du ciel qui souffre violence. Allons, mon enfant, *sursum corda* ! et que Dieu vous assiste !

Mina avait écouté ces graves paroles avec une attention profonde, ce n'était pas en vain qu'on faisait appel à sa généreuse nature. Au fur et à mesure que le vieux prêtre parlait, son charmant visage se rassérénait et des lueurs traversaient ses grands yeux battus. Après tout, Renaud l'aimait toujours, il ne l'avait pas trahie, elle. . . . Si sa conduite passée révélait un moral inférieur, une conscience dévoyée, n'était-ce point la faute du vilain monde où il s'était fourvoyé si jeune ? Orphelin à dix ans, et sous la seule direction de ce sceptique baron d'Armeuil, qui ne demandait à son neveu que de s'amuser avec

de la tenue. Chez cette créature jeune et jusqu'alors si heureuse, l'horreur instinctive de l'irréparable installé à son foyer et y détruisant toute joie pour l'avenir, aidait fort à ce raisonnement.

Où elle suivrait exactement les excellents conseils du digne curé, elle ne pourrait plus être pour son mari, dans son cœur, l'épouse qu'elle était : elle sentirait son amour découronné de ses plus beaux fleurons : l'admiration, l'estime de ce qu'on aime, l'inébranlable confiance, avaient péri à jamais ; mais, de ce qui restait, elle ferait une compatissante affection d'ange gardien. . . . Puis le bon Dieu lui enverrait un autre enfant, et cet amour-là, du moins, ne la tromperait pas ; elle y pourrait jeter sans crainte toutes les poétiques tendresses de son être.

Après être restée absorbée ainsi dans ses réflexions, Mina tendit ses deux petites mains à son vieux pasteur.

— Merci ! monsieur le curé, dit-elle, vous m'avez montré mon devoir, et en même temps vous m'avez rouvert sur mon existence, que je croyais vouée à un long deuil, des perspectives encore douces.

Le soir, la jeune femme raconta cet entretien à ses amies avec une animation qui ressemblait à de l'enthousiasme.

— Qu'elle est jeune ! dit tristement la comtesse d'Orlandes, lorsque Mina se fut assoupie, et que ce bon prêtre est jeune aussi à force d'être saint !

— Qui sait ? fit la marquise de la Frulaye, Renaud nous réserve peut-être des surprises ?

Mlle Dumont secoua la tête en murmurant avec douleur :

— Pauvre Mina ! . . .

V

Trois semaines s'étaient écoulées, dans un salon aux stores baissés, la marquise de la Boissière, pâle et amaigrie, enveloppée d'un peignoir de batiste, était étendue sur une chaise-longue. Assis près d'elle, Jean, l'enfant de Mme Louise, tenait ses beaux yeux caressants attachés sur son visage ; de temps en temps, Mina, soulevant ses paupières, lui souriait ou passait dans ses boucles blondes ses doigts fins que chaque fois le doux petit baisait, en se demandant avec une tristesse naïve pourquoi lui n'avait que des mamans malades.

On attendait le marquis. Pour lui éviter la gêne de sa présence, la comtesse d'Orlandes, restée la dernière, était repartie la veille rejoindre ses enfants chez sa mère. Vers trois heures, une voiture roula dans l'avenue et s'arrêta devant le perron ; Mlle Dumont sortit, laissant seuls Mina et Jean. Un instant après, Renaud de la Boissière entra, aussi cruellement embarrassé qu'on peut se l'imaginer, et dissimulant avec peine un sentiment qui, dans cette nature amoindrie, dominait tous les autres : une irritation furieuse contre cette désastreuse mort qui le jetait dans une pareille aventure. Depuis trois semaines, tous les bas-fonds de cette âme étaient remués par les mauvaises passions assoupies ; l'orgueil, ce terrible orgueil des médiocres, l'excitait à se lancer dans quelque sottise éclatante, pour se délivrer, dès l'abord, du rôle humiliant qu'il s'attendait à jouer près de sa femme, de cette confiante Mina, à laquelle il avait tant protesté qu'elle était son premier, son seul amour, et elle avait entre les mains les lettres ardentes écrites à celle qu'il avait séduite et perdue, puis tuée.

Malgré son courage et ses résolutions, un nuage passa sur les yeux de Mina tandis que son mari s'avavançait : elle fit un effort, se leva et, poussant le petit Jean vers son père, dit :

— Mon ami, voilà notre fils aimé, embrassez-le.

Puis rapidement :

— Maintenant, c'est fini, nous ne reparlerons jamais du passé.

— Vous êtes un ange, Mina ! murmura Renaud, en baisant la main qu'elle lui tendait.

Il effleura froidement le front de Jean et ajouta :

— Voulez-vous le renvoyer. . . .

— Va jouer, mon enfant, dit la marquise, dont une vague appréhension serra le cœur.

Renaud s'assit.

— Je ne vous ai pas écrit depuis trois semaines, ma chère Mina, fit-il, puisque telle était votre volonté. Il m'a été très pénible, croyez-le, d'attendre jusqu'à ce jour pour me justifier devant vous. Vous n'avez sévèrement jugé sur les récits de la vieille paysanne qui vous a amené Jean. Je n'accuse pas cette femme, elle a révélé de bonne foi, sans doute, des mensonges imaginés par une malheureuse qui voulait se venger d'un abandon trop mérité. Je vous respecte trop pour entrer dans les détails de l'événement qui a déterminé notre rupture, rupture si subite que vous n'avez pas dû en trouver trace dans mes lettres.

— Pouvez-vous supposer que je les aie lues !

— Pardon. . . dans de telles circonstances la délicatesse la plus. . . Je suis maître de la situation, ajouta-t-il mentalement.

— Pourquoi, dit Mina, cette fable de votre mort, puisque cette personne avait mérité votre abandon ?

— Pour éviter précisément ce qui arrive aujourd'hui : d'être calomnié près de ce que j'aime le plus au monde.

— Mais l'enfant ?

— Je doutais d'en être le père ; ayant été trompé après, j'avais pu l'être avant.

— Pourtant, reprit Mina ébranlée, elle est morte la malheureuse femme, en apprenant que vous étiez vivant et marié ; je ne puis m'expliquer cela, étant donné les torts que vous lui reprochez.

— Une nature vindicative ! La colère, le dépit. . . .

— Oh Renaud ! On ne meurt pas de dépit. . . . c'est qu'elle vous aimait toujours.

Le marquis s'aperçut qu'il faisait fautive route.

— Il m'est difficile, dit-il, de parler avec calme d'une femme dont la trahison m'a tant fait souffrir, quoique l'amour que j'ai eu pour elle ne se puisse comparer à celui que je vous porte.

Mina avait appuyé sa tête sur sa main et restait silencieuse, écoutant une voix intérieure qui lui criait : Il ment ! Si cette femme l'avait trompé, elle fut restée avec son complice, au lieu de s'en aller, jeune et belle encore, vivre, dans un village, de son travail. La marquise ouvrit la bouche pour formuler cette nouvelle objection, puis il lui répugna de pousser son mari dans cette voie ; elle le jugeait assez coupable et assez lâche envers celle qui n'était plus.

(La suite au prochain numéro.)

La religion nous commande d'opposer la justice à la partialité, la charité à l'égoïsme, le pardon à la vengeance.

Celui qui sème le vent, récolte la tempête.